

MAÏLYSSE T.

LES SUICIDES DU  
PERCHÉ

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527860

Dépôt légal : avril 2026

## Chapitre 1 – Bienvenue à Villeneuve-du-Perché

Élodie coupa le moteur et resta un instant immobile, les mains agrippées au volant. Le pare-brise était couvert d'une fine pellicule de poussière grise, comme si la route jusqu'à Villeneuve-du-Perché avait laissé une trace sur tout, même sur sa voiture. Elle inspira profondément. Son cœur battait un peu trop vite, dans cette zone entre trac et excitation. C'était le premier jour. Le vrai. Celui où tout ce qu'elle avait appris à l'école cesserait d'être de la théorie pour devenir du concret, du sale, du vivant. Elle se força à lever les yeux vers le bâtiment.

Le commissariat de la PJ de Villeneuve-du-Perché n'avait rien d'impressionnant. Un bloc rectangulaire, façade beige jaunie, fenêtres alignées sans charme. Deux étages, un parking riquiqui devant, une barrière qu'on aurait pu enjamber sans effort. Pourtant, quelque chose, dans la façon dont la lumière grise du matin se posait sur le béton, donnait au lieu un air de forteresse fatiguée. Pas une forteresse qu'on admire. Plutôt un bastion où les habitudes sont plus solides que les murs.

Elle regarda l'heure. Elle était en avance. Bien sûr qu'elle était en avance. Elle n'avait presque pas dormi. Trois heures à tout casser, entrecoupées de rêves mal fichus où elle se retrouvait en uniforme au milieu d'un amphithéâtre, incapable de se rappeler son matricule, pendant que ses anciens profs et des inconnus la regardaient sans parler. Elle avait fini par se lever avant l'alarme, s'était habillée méthodiquement, comme on enfile une armure.

Elle inspira encore une fois, ouvrit la portière. L'air était frais, un peu humide. Villeneuve-du-Perché, deux mille trois cent cinquante habitants vivaient ce matin-là dans une sorte de demi-sommeil. Quelques volets se relevaient, un vieux monsieur traversait la rue avec son chien, un camion de livraison peinait à se faufiler dans une ruelle trop étroite. Pas de circulation dense, pas de sirènes, pas de klaxons. Rien à voir avec les grandes villes dont on leur parlait à l'école, où les sirènes de police faisaient partie du décor sonore. Ici, c'était presque trop calme.

Elle referma la portière et resserra sa veste. Son reflet lui revint dans la vitre : cheveux attachés proprement, traits tirés par la fatigue, mais le regard déterminé. Elle se répéta mentalement son titre, comme pour se l'ancre dans le corps. Lieutenant Élodie Duret, vingt-neuf ans. Nouvelle arrivée à la PJ de Villeneuve-du-Perché. Elle se redressa.

Elle traversa le petit parking, jetant un coup d'œil aux voitures garées là. Beaucoup de diesels fatigués, quelques véhicules de service, deux berlines un peu plus propres qui traissaient des grades. Elle se demanda laquelle appartenait au commissaire. Elle imagina ce qu'il pouvait être : sec, classique, déjà lassé. C'était presque toujours comme ça.

Elle poussa la porte d'entrée. Une bouffée d'odeurs lui sauta au visage : café trop fort, déodorant bon marché, papier humide, vieux plastique. Le hall était éclairé par des néons qui bourdonnaient faiblement. Le sol portait des traces de pas et de boue séchée, mal lavées. Un panneau d'affichage alignait des notes de service, des circulaires, des affiches contre les violences conjugales et une campagne sur la prévention du suicide, dont le coin supérieur gauche se décollait.

Elle passa le portique, badgea pour la première fois sur la petite borne magnétique. Le bip aigu résonna un peu trop fort à son goût. Première trace officielle de son existence ici. Elle sentit un frisson lui courir dans la nuque. Ce n'était plus un exercice.

Elle suivit les panneaux, monta un escalier usé dont la rambarde était tiède au toucher. Au premier étage, une grande double porte vitrée donnait sur l'open space de la PJ. Elle s'arrêta une seconde avant de l'ouvrir. Derrière, elle entendait déjà des voix masculines, des éclats de rire, des chaises qu'on traîne.

Elle poussa la porte.

Le bruit se coupa presque net. Pas complètement, mais assez pour qu'elle sente le changement d'atmosphère comme une claque. Les conversations baissèrent d'un ton, quelques

rires se figèrent en demi-sourires, des regards se tournèrent vers elle, la balayèrent, la jugèrent, puis se détournèrent avec une lenteur étudiée.

Elle fit un pas dans la salle. Des bureaux alignés, des écrans d'ordinateur, des piles de dossiers, des gilets pare-balles accrochés au dos de certaines chaises, des mugs ébréchés. Sur un mur, une grande carte de la région avec des punaises plantées un peu partout. Sur un autre, un calendrier, une photo d'équipe pliée dans un coin, des tickets de pizza agrafés.

Elle sentit la tension lui monter dans les épaules. Elle connaissait cette ambiance. À l'école, certains instructeurs leur en avaient parlé : les services déjà constitués, très masculins, n'aimaient pas qu'on vienne bouleverser leurs habitudes. Alors, une jeune femme fraîchement sortie d'école, qui plus est catapultée à la PJ... c'était le combo parfait pour susciter méfiance et sarcasmes. Elle se répéta intérieurement de ne pas montrer qu'elle le sentait.

Elle repéra un visage qui se détachait du groupe. Un homme d'une quarantaine d'années, cheveux courts poivre et sel, en chemise claire avec les manches retroussées, cravate mal desserrée. Il avait cette trajectoire d'allure, ce mélange d'assurance et de lassitude qui trahit ceux qui commandent depuis longtemps. Il s'avança vers elle.

— Duret ?

— Oui, mon commissaire.

— Victor Lemaître.

Il ne tendit pas la main tout de suite. Il la détailla d'abord, de la tête aux pieds, comme s'il évaluait un matériel. Pas un regard lubrique. Un regard technique. Il finit par lui serrer la main, sèchement.

— Bienvenue à Villeneuve-du-Perché.

— Merci, mon commissaire.

— Première affectation ?

— Oui.

— Direct à la PJ.

— Oui.

— Vous devez plaire à quelqu'un là-haut.

Il avait dit ça avec un ton neutre, mais elle avait bien entendu le sous-entendu. Elle se contenta de répondre :

— J'ai eu de bons résultats à l'école.

— Ils ont tous de bons résultats à l'école, ici. Après, il y a la réalité.

Il se tourna vers l'open space.

— Je vais vous présenter à l'équipe.

Son ventre se noua un peu plus. Il éleva la voix.

— Messieurs, voilà la nouvelle. Lieutenant Élodie Duret.

Quelques têtes se levèrent. Elle sentit des regards peser sur elle, certains ouverts, d'autres franchement froids, d'autres encore amusés.

— Julien Marchal, dit le commissaire en désignant un homme brun, barbe de trois jours, yeux clairs un peu plissés.

— Enchanté, dit Marchal en hochant la tête. Bienvenue dans le cirque.

Le ton était ironique, mais pas directement hostile. Elle nota ce détail.

— Clément Vaillant.

Un homme mince, blond, lunettes rectangulaires, leva la main.

— Salut.

La voix était plus douce, presque gênée.

— Romain Lefèvre.

Celui-là, large d'épaules, mâchoire carrée, tatouage qui dépassait du col de son tee-shirt, se contenta d'un signe de tête.

— Stéphane Barret.

Barret, la quarantaine solide, visage fermé, la regarda avec une moue à mi-chemin entre l'ennui et le mépris. Il ne dit rien.

— Vous ferez connaissance avec les autres au fur et à mesure, précisa Lemaître.

Élodie tenta un sourire.

— Je suis ravie de travailler avec vous.

Barret eut un souffle qui ressemblait à un rire étouffé.

— Pour l’instant, oui.

Elle fit semblant de ne pas l’entendre.

— Vous avez déjà vu les lieux ? demanda Lemaître.

— Juste le hall.

— Je vais vous faire le tour.

Il lui montra les sanitaires, la petite salle de repos, une pièce de réunion aux chaises dépareillées. Elle suivait, attentive, mémorisant les trajets, les portes, les détails insignifiants qui, en situation d’urgence, deviennent soudain essentiels. Elle sentait les regards dans son dos chaque fois qu’ils repassaient dans l’open space.

De retour à son nouveau bureau — une table un peu bancale près d’une fenêtre qui donnait sur le parking —, Lemaître posa une main sur le dossier de la chaise.

— On ne va pas perdre trop de temps avec les mondanités. On a déjà assez de retard comme ça.

— Je suis là pour travailler, mon commissaire.

— Tant mieux.

Il se tourna vers le groupe.

— Marchal, tu la brieferas sur les affaires en cours.

— Ça marche.

Lemaître revint à elle.

— Une chose, Duret. Ici, vous écoutez beaucoup avant de parler. Vous observez. Vous prenez vos marques.

— D’accord.

— Et vous ne cherchez pas à nous apprendre notre métier au bout de trois jours.

— Ce n’est pas mon intention.

— Parfait.

Il partit, déjà happé par un autre dossier, un autre problème. Elle resta seule un instant, devant son bureau nu. Elle posa son sac, sortit son carnet, un stylo, son ordinateur portable. Elle prit le temps d’aligner les choses. C’était une manière de reprendre le contrôle. Marchal vint se percher sur le coin de son bureau, tasse de café à la main.

— Tu viens de gagner deux points, dit-il.

— Comment ça ?

— T’as eu le réflexe magique : tu n’as pas sorti tout de suite ton classement de major de promo, ton brillant avenir, tes ambitions à la con.

— Ça te déçoit ?

— Au contraire. J’en ai vu défiler, des petits génies qui arrivaient ici avec le manuel « comment révolutionner la PJ ». En général, ils survivaient trois semaines avant de se faire laminer.

— J’ai pas prévu de révolutionner quoi que ce soit.

— On verra.

Il la regarda un peu plus attentivement.

— Tu viens d’où ?

— De l’école. Avant ça, de région parisienne.

— T’es mutée ici volontairement ?

— On va dire que je ne me suis pas battue pour partir ailleurs.

— Intéressant.

— Pourquoi ?

— Parce que ceux qui ne se battent pas pour fuir Villeneuve-du-Perché, en général, c’est qu’ils savent pas encore à quel point c’est...

Il chercha son mot.

— Fermé.

— Fermé comment ?

— Tu verras.

Elle avait envie d'insister, mais il changea de sujet.

— Bon, je vais te faire le point vite fait. On a nos classiques : violences, stup, un vieux trafic de bagnoles qui refuse de crever. Et puis il y a le reste.

— Le reste ?

— Les affaires qui dérangent.

— Il y en a beaucoup ?

— Assez pour qu'on fasse semblant de ne pas les voir quand on est fatigués.

Elle voulut demander des exemples, mais, déjà, un autre officier arrivait.

Clément Vaillant s'approcha avec une pile de dossiers.

— Je te pose ça là, dit-il. C'est une partie des affaires closes de ces derniers mois. Tu pourras les lire quand tu auras le temps.

— Merci.

— Tu verras, c'est passionnant.

Le ton était gentiment ironique. Marchal ajouta :

— Ne l'écoute pas. Il adore se plaindre, mais il connaît par cœur la moitié des dossiers. Si tu as besoin de comprendre comment ça fonctionne ici, c'est l'un de ceux à qui tu peux demander.

Vaillant haussa les épaules, modeste.

— Je me contente de survivre.

Ils s'éloignèrent. Elle commença à feuilleter machinalement le premier dossier, sans s'y plonger vraiment. Son esprit était encore ailleurs, en train de s'adapter au décor, aux voix, aux gestes.

C'est à ce moment-là qu'elle entendit prononcer un nom pour la première fois.

— Tu as terminé le rapport sur Marignac ? lança une voix derrière elle.

Elle redressa la tête. Romain Lefèvre parlait à quelqu'un qu'elle ne voyait pas.

— Ouais, c'est bouclé, répondit un autre. De toute façon, c'est un suicide, non ?

— C'est ce qu'ils ont décidé.

Dans sa poitrine, quelque chose vibra. Elle ne savait pas pourquoi ce nom-là, « Marignac », accrocha son attention plus qu'un autre. Peut-être le ton avec lequel il avait été dit. Elle tourna légèrement la tête.

— Aurore Marignac, précisa Vaillant à voix plus basse. Trente-deux ans.

— Dossier propre, ajouta Lefèvre.

— Propre... si on aime quand ça va vite, rectifia Marchal.

Elle hésita une seconde, puis se leva.

— C'est qui, Aurore Marignac ?

Les conversations autour se figèrent. Elle sentit immédiatement qu'elle avait coupé quelque chose, touché à un sujet qu'ils n'avaient pas prévu de partager.

Marchal haussa les sourcils.

— Une affaire qu'on vient de classer.

— Quel type d'affaires ?

— Suicide.

— Où ?

— Dans son appartement.

— C'était clair ?

Barret, qui n'avait pas encore ouvert la bouche depuis son arrivée, se tourna vers elle avec un regard glacé.

— Depuis quand on te donne l'historique de toutes les morts du département, toi ?

— Je pose une question.

— Et nous, on travaille.

— Je ne t'empêche pas.

— Si. Parce que tu essaies déjà de mettre le nez dans des dossiers qui ne sont pas les tiens.

Lemaître, qui passait à proximité, intervint.

— Barret.

— Quoi ?

— On se calme.

Il se tourna vers Élodie.

— Aurore Marignac, trente-deux ans, retrouvée pendue chez elle. Voisin qui donne l'alerte après plusieurs jours sans nouvelles. Pas de trace d'effraction, pas de lutte apparente, pas de message clair, mais un historique de consultations psychiatriques. Légiste conclut au suicide.

Elle se raidit quand il prononça le mot « légiste ».

— Qui ?

— Le docteur Varinsky.

Sélène Varinsky. Elle connaissait le nom. À l'école, on en avait parlé comme d'une légiste brillante, froide, efficace, avec des statistiques impressionnantes. Elle n'avait jamais imaginé que ce serait elle qui signerait les morts de ce bled perdu.

— Vous avez des doutes ? demanda-t-elle.

— Non, répondit Lemaître.

— Et vous ?

Elle avait posé la question à Marchal. Il hésita une demi-seconde.

— On n'est pas là pour douter de tout.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé.

— Je t'expliquerai le dossier, dit-il finalement. Mais plus tard.

Il avait parlé assez bas pour que les autres ne s'accrochent pas à ses mots.

Lemaître coupa court.

— Pour l'instant, ce n'est pas ta priorité. Tu vas commencer par te mettre au clair sur nos procédures, nos habitudes et ce qui est en cours. On verra pour le reste.

Elle ravala les questions qui lui brûlaient les lèvres. Elle n'était pas assez idiote pour se mettre tout le monde à dos dès la première heure. Mais le nom restait là, planté dans sa tête comme une petite épine. Aurore Marignac. Trente-deux ans. Suicide. Légiste : docteur Varinsky.

La matinée continua dans un flot de choses plus banales. Marchal lui détailla les logiciels internes, les codes pour accéder à tel ou tel dossier, la manière dont ils géraient les plannings, les permanences. Il parlait vite, ponctuait ses phrases de commentaires cyniques qui, paradoxalement, la rassuraient un peu sur son humanité.

— Ici, tu verras, on ne fait pas dans le glamour. Tu peux oublier les clichés de séries avec les belles poursuites en voiture. On fait des auditions de merde, des gardes à vue avec des types qui puent, des suivis de procédure jusqu'à pas d'heure.

— Je ne suis pas venue pour le glamour.

— Tant mieux. Parce qu'il n'y en a pas.

À plusieurs reprises, elle surprit des bribes de phrases sur « la nouvelle », « la bleue », « la gamine de l'école ». Elle fit semblant de ne rien entendre. À l'intérieur, pourtant, ça frottait. Elle avait bossé dur pour en arriver là. Ce n'était pas un cadeau. Ce n'était pas un jouet.

En fin de matinée, Lemaître passa la tête par-dessus la cloison.

— Duret, dans mon bureau.

Elle le suivit. Son bureau à lui était un peu plus rangé que le reste, mais pas tant que ça. Des dossiers empilés, un ordinateur, une vieille cafetière, une fenêtre donnant sur la rue principale. Sur un coin de mur, une carte de la région entourée de notes autocollantes.

— Asseyez-vous.

Elle s'exécuta.

— Pourquoi la PJ ? demanda-t-il sans préambule.

— Parce que c'est là que sont les enquêtes les plus lourdes.

— Il y en a aussi ailleurs.

— Ici, on est censés aller au bout.

— « Censés ».

Il répéta le mot avec un léger sourire triste.

— Ça a quelque chose de personnel ?

Elle hésita. Elle aurait pu répondre non. Elle aurait pu dire ce qu'on dit dans les dossiers : « sens de la justice », « attirance pour les enquêtes complexes ». Mais si elle commençait à mentir dès maintenant, ça la boufferait.

— J'ai connu quelqu'un qui... a eu affaire à la justice. Pas dans ce département. Pas ici. Mais j'ai vu ce que ça faisait quand les flics s'arrêtaient au premier scénario qui les arrange.

— Et ?

— Et je ne veux pas être ce genre de flic.

Il la regarda longtemps, sans un mot.

— L'école vous a appris beaucoup de choses, dit-il finalement. Mais pas la fatigue. Pas la pression. Pas les coups de fil qui tombent d'en haut quand une affaire fait trop de bruit.

— Je m'en doute.

— Vous croyez être prête ?

— Je crois que je n'ai pas le choix.

Il eut un souffle qui ressemblait à un rire.

— Bonne réponse.

Il laissa passer quelques secondes.

— Bon. Comme vous êtes là, autant que vous ne passiez pas votre première journée à classer des feuilles. Je vais vous confier quelque chose à lire. Officiellement, c'est clos.

Son cœur se serra.

— Marignac ?

Il hocha la tête.

— Vous êtes rapide.

— Vous en parliez tout à l'heure.

— Ne vous faites pas d'illusions, Duret. On ne rouvre pas un dossier parce qu'une nouvelle arrive.

— Je peux quand même le lire.

— Oui. Vous le lisez. Vous voyez comment c'est rédigé. Vous voyez comment Varinsky écrit ses comptes rendus. Ça vous servira.

— D'accord.

— Et vous ne commencez pas à aller interroger la terre entière sans me parler avant.

— Je n'ai jamais fait ça.

— Pas encore.

Il sourit à peine.

— Vous pouvez disposer.

Lorsqu'elle ressortit, Marchal l'attendait près de son bureau avec une chemise cartonnée.

— Le dossier Marignac, dit-il en lui tendant.

Elle sentit le poids du carton dans sa main. Ce n'était pas lourd. Juste quelques pages, des photos, des comptes rendus. Mais c'était plus que ça. C'était la première morte de son passage ici.

Elle retourna à sa place, ouvrit la chemise. Une photo d'identité d'Aurore Marignac était agrafée à la première page. Une femme brune, visage allongé, regard direct. Trente-deux ans. Vivante sur la photo. Morte dans les pages suivantes.

Elle commença à lire. L'horaire de la découverte du corps. Le voisin inquiet. L'équipe qui intervient. L'appartement rangé, presque trop. La corde attachée à une poutre. La chaise renversée. Les termes techniques. Les mentions administratives.

Puis le rapport de la légiste. « Absence de lésions de défense. Sillon de strangulation compatible avec une pendaison. Pas de signes évidents d'intervention d'un tiers. »

Signé : Docteur Sélène Varinsky.

Elle relut le nom. Elle sembla sentir, un instant, un froid particulier lui glisser dans le dos. Elle n'avait encore jamais rencontré cette femme, mais déjà, elle occupait une place dans le paysage.

— Alors ? demanda Marchal en s'asseyant en face d'elle.

— C'est propre.

— Comme tu dis.

— Vous étiez sur place ?

— Non, c'est Lefèvre et Barret qui ont fait la première.

— Ils ont eu des doutes ?

— Pas assez pour se battre.

— Et toi ?

— J'ai vu le corps à la morgue.

Elle leva brusquement les yeux.

— Tu y étais avec Varinsky ?

— Oui.

— Elle est comment ?

— Froide. Compétente. Fatiguée.

— Tu lui fais confiance ?

— J'essaie.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que je peux te donner pour l'instant.

Élodie baissa à nouveau les yeux sur le rapport. Elle décortiqua chaque phrase, chaque détail. Elle chercha ce qu'elle ne savait pas encore quoi chercher.

À l'heure du déjeuner, la plupart des flics descendirent au self d'en face ou sortirent fumer en bande devant le commissariat. Elle prétendit avoir des choses à terminer pour rester seule quelques minutes. Le silence presque complet qui tomba sur l'open space lui fit du bien.

Elle en profita pour se lever, faire quelques pas jusqu'à la fenêtre. De là, elle voyait un morceau de la rue, les nuages bas, le clocher de l'église au loin. Villeneuve-du-Perché semblait encore plus petite vue de l'intérieur.

Elle pensa à tous ceux qui vivaient là, convaincus que rien d'extraordinaire ne se passait dans leur ville. À ceux qui savaient très bien que ce n'était pas vrai.

Elle pensa à Aurore Marniac, trente-deux ans, pendue chez elle. Elle essaya d'imaginer la scène. Les derniers instants. Le geste. La décision. Ou l'absence de décision. Elle sentit un malaise sourd se glisser dans sa poitrine.

Elle comprit à cet instant précis que, quoi qu'on lui dise, elle ne pourrait pas se contenter d'empiler les dossiers en les acceptant tels qu'on les lui donnerait.

Elle revint à son bureau, prit son stylo, nota dans la marge du rapport : « Revoir lieu. Regarder ce qui manque. » Puis elle referma le dossier.

Ce n'était que le premier jour.

Et déjà, quelque chose en elle refusait d'avaloir sans mâcher ce qu'on lui servait.

## Chapitre 2 – Le dossier Marniac

Le dossier Aurore Marniac resta posé sur le bureau d'Élodie comme un poids invisible, quelque chose de dense, d'inachevé, qui refusait de la laisser respirer. Le commissariat se vida petit à petit, les derniers échos de conversations s'éteignirent derrière les portes vitrées, et les lumières automatiques se mirent à clignoter par endroits, signe que la nuit gagnait du terrain. Mais elle n'entendait plus rien. Elle était absorbée. Aimantée. Chaque fois qu'elle détournait les yeux, son regard revenait à la chemise beige comme si un fil la tirait par l'esprit. Finalement, elle céda et l'ouvrit. La première photo la frappa en plein cœur. Aurore Marniac. Trente-deux ans. Des yeux vifs, presque trop vivants pour une photo administrative. Une femme qui tenait droit, qui semblait affirmer quelque

chose silencieusement. Élodie passa aux photos de la scène. C'était là que quelque chose bloquait. Tout était trop rangé, trop propre. Une corde parfaitement nouée. Une chaise renversée dans un angle presque mathématique. Les objets nets, exactement là où ils devaient être pour raconter l'histoire d'un suicide sans poser de questions. Trop de netteté. Trop de cohérence. Ça sonnait faux. Elle feuilleta les rapports. « Absence de lésions de défense. » « Suspension compatible. » « Contexte dépressif probable. » Ce « probable » lui restait en travers de la gorge. Qui avait décidé qu'il était probable ? Sur quel détail ? Pourquoi probable plutôt que certain ? Elle passa au rapport d'autopsie. Et là, la signature apparut. Docteur Sélène Varinsky. Le nom pesait. Il semblait presque vibrer sur la page, comme si l'encre n'avait jamais totalement séché. La police était nette. Trop nette. Élodie eut un petit frisson. Elle referma la chemise. La rouvrit. Referma encore. Puis se leva d'un geste brusque, attrapa le dossier, son manteau, et quitta le commissariat sans réfléchir davantage. L'air dehors était glacé et humide. Elle monta dans sa voiture et prit la direction de l'immeuble d'Aurore. Un bâtiment gris, ordinaire, trois étages, des balcons tristement décorés. Elle y entra et grimpa les marches, parce que l'ascenseur était en panne. Chaque pas résonnait dans le couloir étroit. Le palier du troisième étage était désert. Elle s'arrêta devant la porte 3B. Les restes de scellés dessinaient une marque blanche sur le bois. Elle posa les doigts dessus. Une sensation étrange, presque électrique, lui traversa la paume. Elle approcha son oreille de la porte. Rien. Un silence compact, trop compact. Elle recula lentement, comme si un instinct primitif lui soufflait de quitter immédiatement cet endroit. Elle descendit les marches plus vite qu'elle ne l'aurait admis, remonta dans sa voiture et rentra chez elle. La nuit fut courte. Fragmentée. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle revoyait le visage d'Aurore, la corde, les photos, et surtout cette signature, comme une ombre trop nette pour être ignorée. Au petit matin, elle retourna au commissariat bien avant ses collègues. Elle s'assit, rouvrit le dossier et continua à tourner les pages, encore et encore. Vers huit heures, Lemaître passa derrière elle.

— Vous allez finir par dormir ici, Duret.

— J'avais du travail.

— Ça tombe bien. J'en ai encore plus pour vous.

— Je m'en doute.

Il partit sans insister. Quelques minutes plus tard, Marchal arriva, son café encore fumant.

— Tu fais peur, Duret.

— Pourquoi ?

— T'as une tête de zombie.

— J'ai lu le dossier Maignac.

— Évidemment.

Il s'assit sur le coin du bureau.

— C'était vraiment un suicide ? demanda Élodie.

— Tu veux la version officielle ou la version honnête ?

— L'honnête.

— Alors, j'en sais rien.

— Tu n'en sais rien ?

— Non. Parfois les scènes disent ce qu'on veut entendre, et parfois les gens aussi.

— Et toi, tu choisis quoi ?

— J'ai arrêté de choisir.

Il but une gorgée de café, puis reprit.

— Tu veux rencontrer le docteur Varinsky ?

Elle sentit son ventre se serrer.

— Oui.

— Alors ce sera aujourd'hui.

— Aujourd'hui ?

— Elle examine un corps à onze heures.

— C'est obligatoire ?